

**Compte-rendu de la Réunion
tenue le samedi 5 mai 2012
au Restaurant "Le Louis XVII"
40, boulevard Malesherbes, à Paris 8^{ème}**

Étaient présents :

M ^{me} de La Chapelle	Présidente
M. Gautier	Vice-président
M ^{me} Pierrard	Trésorière
M. Desjeux	Secrétaire Général

et

M^{mes} Lescaroux, Simon,
MM. Crépin, Huwaert, de Jenlis, de Raismes.

Excusé :

M^{me} Julie,
M^{lle} de Confevron,
M. Mésognon.

Après le déjeuner habituel, la Présidente ouvre la séance :

1. ACTUALITÉS

par Laure de La Chapelle

- Décès de Melle Noëlle Destremeau, membre du Cercle depuis 1992.

Historienne, agrégée de l'Université, elle fut l'auteur de nombreux livres autour de la famille royale et de la Révolution. Elle fut aussi une conférencière passionnée et passionnante pour son auditoire. Elle fit notamment plusieurs communications lors des Colloques organisés par le Cercle.

- M. Jacques Descheemaeker, membre de notre Cercle, nous a quittés le 15 mars dernier, à l'âge de 92 ans. Juriste et historien, son esprit curieux et érudit s'est intéressé à de nombreux sujets, pour lesquels ses publications font autorité. En 1947, il étudiait « *Le tribunal militaire international des grands criminels de guerre* ». En 1952, la « *Frontière Féodale au XX^{ème} siècle* ».

Dans la même veine juridique, il abordait « *L'affaire Louis XVII devant la Cour de Paris* » (La Science Historique, 1954, tome 23), ainsi que « *Les Titres de Noblesse en France et dans les Pays Étrangers* ».

Passons au sud de la France. Il édita « *Andorre, principauté des paradoxes* » et « *L'Histoire à huis clos de Henri IV à nos jours* », où déjà se dessine son goût de la recherche historique.

La maison et le duché d'Arenberg feront l'objet d'une douzaine de publications. Entre 1968 et 1999, documents, livres, essais se succèdent sur cette famille, sa généalogie et ses domaines, jusqu'à sa propriété aux Baléares ! Notons que cette documentation est déposée à la Bibliothèque de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (40, avenue d'Iéna à Paris).

En 1977, paraît la « *Petite histoire de Raismes et ses environs* ».

Et abordons un sujet qui nous tient à cœur ; Jacques Descheemaeker a beaucoup écrit sur l'énigme Louis XVII et les obscurités qui entourent cette affaire. Collaborateur de plusieurs revues, d'Historia à l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, il s'est également passionné pour l'analyse ADN du cœur offert en 1975 à la basilique de Saint Denis.

Pour donner un bref exemple de ses découvertes, je voudrais citer un extrait d'une de nos réunions, en mai 2005, où il est intervenu :

« Dans les procès-verbaux de la Commission du Vieux Paris, M. Jacques Descheemaeker, membre du Cercle, a retrouvé un autre témoignage sur les fouilles Decazes :

« *Un témoin, M. Bouchesèche, avait écrit à Lenôtre en 1897 qu'étant enfant, vers 1826 (erreur pour 1816), il avait vu la porte du cimetière s'ouvrir devant deux personnages descendus d'une voiture de gala. Reçus par le*

clergé au grand complet, ils firent ouvrir une fosse dans la partie située à gauche du Calvaire et de laquelle les fossoyeurs retirèrent un cercueil. Ouverte devant les spectateurs, la bière se trouva vide. Ce témoignage fut confirmé par Lenôtre en 1904 ».

Nous garderons le souvenir de cet éminent Membre du Cercle, auquel il a fait honneur et auquel il est resté fidèle jusqu'à la fin de ses jours.

La Présidente, au nom du Cercle Louis XVII, prie sa famille d'agréer ses très sincères condoléances ainsi que le témoignage de respect et d'estime que nous conservons pour la mémoire de M. Jacques Descheemaeker.

2. LES RECHERCHES

1. *Un aspect intéressant de la vie politique mouvementée de Hugues-Bernard Maret, duc de Bassano (1763-1839)*

par Marcel Huwaert



Je ne vais pas vous parler de la carrière politique et diplomatique de ce Secrétaire d'État très lié à Napoléon mais aussi espion patenté. Sachons qu'il est originaire de Côte d'Or ; son père fut très connu à l'Académie de Dijon. Hubert-Bernard participa au concours sur « l'école de Vauban » remporté par Lazare Carnot ; Maret en fut le deuxième. Il va naître une amitié solide entre ces deux éminents personnages. Maret fut aussi l'ami de Mirabeau et fut fait prisonnier par les Autrichiens en Suisse (avec d'autres diplomates dont Semonville). Ils furent transférés à la terrifiante prison de Kuffstein. C'était officiellement l'Archiduc Ferdinand d'Autriche qui avait transmis de Milan en 1793 l'ordre d'arrêter ces diplomates français. Mais selon toute vraisemblance, la main de Thugut ne fut pas loin.

Après les événements du Directoire, du Consulat, Maret joua la carte de Napoléon avec bonheur. Pendant la campagne de 1805 Maret fut appelé à Vienne ; pendant son premier séjour dans cette capitale, l'ancien prisonnier de Kuffstein, convaincu qu'il ne doit pas y avoir de rancune personnelle chez un homme d'État, accueilli avec une bienveillance toute spéciale le principal auteur de sa captivité,

l'ex-ministre Thugut. Certains rapports confidentiels avaient donné à penser qu'on pouvait encore tirer quelque parti de ce vieux ministre pour neutraliser l'influence anti-française. C'est donc étonnant de constater pareil retournement mais comme dans le passé, Maret fut un grand espion, pourquoi pas rentrer dans les bonnes grâces de ce Chancelier « dur à cuire ». Ernouf¹ cite aussi un personnage clé, ami de Maret du temps de Mirabeau :

« Un certain Pellene, personnage des plus subtils, ayant jadis travaillé avec Maret s'était réfugié en Allemagne pendant la Révolution et avait trouvé un moyen de se faire employer à la Chancellerie Impériale où il ne fut pas inutile !

Lors de la négociation du mariage du vice-roi d'Italie avec une princesse de Bavière, Thugut fit dire à Maret par l'intermédiaire de Pellene que s'il entrait dans les vues de l'Empereur de donner à sa famille le relief d'alliances avec d'anciennes dynasties, c'était sur un autre terrain qu'il fallait prendre racine (c'est-à-dire les Bourbons !!!).

Après la bataille d'Essling (22 mai 1809), Napoléon avait eu un moment l'idée de démembrer la monarchie autrichienne (le comte Cobenzl, avant sa mort en 1809, avait supplié l'Empereur François de renoncer à la guerre qui allait ruiner l'Autriche).

Depuis 1805, Cobenzl entretenait des relations suivies avec Maret. La plus part des renseignements contenus dans le Bulletin de Napoléon du 16 mai avaient été transmis par un français, Pellene et auquel le gouvernement autrichien avait naïvement conservé sa place à la Chancellerie. Après la conclusion du nouveau traité de paix, Pellene rentra en France où l'attendait un emploi lucratif ... ».

Conclusion :

Maret effectue un virage à 180° réhabilitant Thugut, mais je pense qu'en apparence car Maret sait que Thugut, même retraité, exerce toujours une influence sur la politique autrichienne.

On a prétendu, sans preuve, que Maret à Schönbrunn reçut de Napoléon pour convaincre Thugut. Pourquoi ? des confidences ? Napoléon aurait dit à Thugut : « Si je vous avais connu plus tôt, je vous aurais fait Premier Ministre ».

Si cette déclaration est vraie, que cherchait Napoléon ? Il y a bien sur le mariage avec Marie-Louise. Mais peut-être d'autres secrets bien gardés.

N. B. :

1. Selon Ernouf, Thugut fut le premier auteur de l'assassinat des plénipotentiaires français à la fin du congrès de Rastat (1793) (Bonner, Roberto, de Bry épargné).
2. Maret Père, de l'Académie de Dijon, avait été pendant plusieurs années le collaborateur de Guyon de Moreau, ami de Carnot (École du Génie de Mézières).

¹ Maret, duc de Bassano, Alfred-Auguste Ernouf, Thierry Lentz, éditeur Nouveau Monde. 607 pp, 2008.

3. Sous le Directoire, Carnot et Barthélémy (directeurs opposés à Reubell et Barras) connaissaient et estimaient Maret de longue date. Ils avaient songé à le nommer Ministre des relations Extérieures, qu'ambitionnait Talleyrand (qui devint le grand ennemi de Maret). Talleyrand disait avec mépris : « *Je ne connais qu'un homme plus bête que Maret, c'est le duc de Bassano* ».

2. **L'espionnage français à Vienne 1805-1806, « le réseau du Maréchal Soult » où il est toujours question de l'incontournable baron Thugut**

tiré de la revue Napoléon n° 25 - février 2006 -

par Nicole Gotteri, Conservateur en chef honoraire du Patrimoine

par Marcel Huwaert

Résumé :

« Napoléon nomme des officiers en activité dans la Grande Armée dans des missions diplomatiques, dont le capitaine Armand Charles Louis LELIÈVRE, troisième Secrétaire de l'ambassade de France à Vienne. Le 15 mars 1806, le ministre des Relations Extérieures informait l'adjudant commandant MÉRIAGE de sa nomination à la place du second Secrétaire de l'ambassade de France à Vienne. Le 8 décembre, après Austerlitz, Napoléon donne l'ordre à Soult de se rendre à Vienne à cause de la duplicité du cabinet autrichien. Soult reçoit la visite de Charles-Gaëtan Malter, un polonais qui servira la France pendant huit ans et qui occupait alors un poste au département des affaires étrangères du cabinet autrichien. Le 10 février 1806, Mériage envoie à Soult un premier rapport à Malter ; le document porte sur ce qui suit :

« *A tous les niveaux, les agents autrichiens travaillent à exciter l'opinion contre les français et le roi de Bavière* ».

Au nouveau Conseil de l'Empereur François, composé d'éléments destinés à donner le change s'oppose le Conseil véritable avec Thugut, Stadion, Collorédo, Bartenstein et l'abbé Langenau, confesseur du souverain et son Directeur de Conscience, noyau dur de la politique anti-française.

Un émigré français pensionné, un liégeois et un batave, tous deux conseillers jouent le rôle d'intermédiaire. Thugut et Collorédo, qui jusque là ont résidé à Bude et Presbourg, ont été appelés à Vienne sous le prétexte d'arrangements concernant leurs affaires. Ils rencontrent de nuit seulement le comte Stadion installé à l'auberge de l'Impératrice, lieu où se rendent régulièrement pour des conférences régulières l'ambassadeur d'Angleterre ...

L'agent relève d'autres indices du double jeu de l'Autriche. La pension de 12.000 florins accordée par l'Empereur sur la proposition de Stadion au comte Collorédo qui se serait endetté de 52.000 au service du souverain.

Malter disait « *on ne doit jamais compter sur l'alliance de l'Autriche avec la France !* ».

Le 26 février, Soult envoyait à l'Empereur un nouveau rapport de l'agent en date du 18. Il confirmait le rôle joué par Thugut et Stadion. *Le premier voyait l'Empereur François tous les jours* (Thugut était retraité depuis quelques années). Le second prenait connaissance de toutes les dépêches provenant de Berlin, Londres et Petersbourg.

En mars, Soult s'installe à Passau. D'Antraigues et Dumouriez eurent des relations avec Stadion. Les informations transmises à Napoléon concernant des objets précis dont la connaissance pouvait être déterminante (comme l'emplacement d'unités autrichiennes en Bohême et Transylvanie d'après les états établis dans les bureaux d'Archiduc Charles).

Commentaire personnel :

Thugut, bien que retraité, à toujours la faveur de l'Empereur François et reste actif, bien qu'agissant en coulisse.

Les autrichiens conservent des unités en Bohême et Transylvanie non occupées par les troupes françaises.

3. **Mercy Argenteau a-t-il exfiltré Louis XVII hors de Belgique ? Un témoignage américain**

par Laure de La Chapelle

Le 8 juillet 1931, le journal New York American publiait la curieuse information suivante, en provenance de Floride :



Mercy Argenteau

« *Le Dauphin perdu de France n'a pas été victime de la Révolution, selon Mrs Madeline Buchanan Gill, personnalité des plus en vue de la société d'ici. La version généralement admise fait mourir le Dauphin en prison, mais celle que soutient Mrs Gill est basée sur des documents ayant appartenu à feu la princesse de Montglyn de Belgique dont le domaine est actuellement en litige à Tampa (Floride).*

Mrs Gill dit qu'après l'exécution de Marie Antoinette, en 1794, la comtesse Cabarras (sic) se sert de son influence sur Barras, son amant, fonctionnaire du nouveau régime républicain, pour faire partir subrepticement l'enfant pour Naples. Le duc d'Avray intervint et conduisit le Dauphin à un château près de Paris (Meudon ?) d'où il fut ensuite enlevé par le comte Charles de Mercy Argenteau, ancêtre de la princesse de Montglyn.

Le Dauphin, habillé en fille, fut conduit par le comte en Hollande et ensuite au Canada par la femme du duc d'Orléans.



Nicolas Jean de Dieu Soult

Arrêtons-nous - pour l'instant - à ce point du récit de Mrs Gill. Cette dame était bien excusable de ne pas connaître l'histoire de France ; mais la Légitimité, qui publia ce texte en 1933 en fit naturellement des commentaires acidulés. Pensez donc, rien à voir avec Naundorff et une histoire d'horloger prussien ! Voyons cela de plus près, et tentons d'éclairer un peu ce témoignage. . .

1. L'exécution de la Reine Marie Antoinette eut lieu le 16 octobre 1793 et non en 1794. Il y a peut-être confusion avec la date d'évasion de l'enfant.
2. Theresia Cabarrus et non pas Cabarras, ne fut pas comtesse, mais marquise de Fontenay, puis épouse de Jean Lambert Tallien, et elle mourut princesse de Chimay. Pour Barras, elle ne fut qu'une aventure parmi d'autres, et ne joua certainement pas le rôle que lui prête Mrs Gill.
3. En 1794, Antoine Louis François comte d'Avaray (Louis XVIII créa un duché pairie en sa faveur en 1799) n'était plus en France : il avait émigré avec le comte de Provence en juin 1791.
4. Quant à la Duchesse d'Orléans, Louise Marie Adélaïde de Bourbon Penthièvre, épouse de Philippe Égalité (dont elle se sépara en 1792), elle ne put conduire en Amérique aucun Dauphin, vrai ou faux, pour l'excellente raison qu'elle ne traversa jamais l'Atlantique. Arrêtée en avril 1793, enfermée à la prison du Luxembourg, puis réfugiée en 1794 à la pension Belhomme, elle dut s'exiler en Espagne, et partit le 12 septembre 1797 pour se rendre sur son lieu d'exil. En 1807, elle gagna Minorque et s'installa à Mahon d'où elle se rendit à Palerme en 1809 pour assister au mariage de Louis Philippe. Elle retourna à Mahon en 1811 et ne regagna la France que le 28 juin 1814.
5. Rappelons brièvement la vie du comte Florimond Claude de Mercy Argenteau, pendant la Révolution. Ancien ambassadeur d'Autriche en France, et « mentor » de la jeune reine Marie Antoinette, il quitta la France en 1789. Muni d'un titre de plénipotentiaire et de négociateur aux armées, il rejoignit l'armée autrichienne près de Valenciennes, et ne revint jamais à Paris, ni dans ses environs. S'il s'employa au salut de la Reine prisonnière, ce ne fut que par des démarches faites de loin. Apparemment, il ne s'intéressa nullement à l'enfant enfermé au Temple.
Nommé par l'empereur d'Autriche François II Gouverneur des Pays-Bas de 1790 à 1793, il fut envoyé en 1794 en mission à Londres, où il mourut le 25 août de la même année.

Tout est donc faux dans le récit de Mrs Gill ? Pas tant que cela, nous allons le voir.

Et d'abord, qui était cette mystérieuse princesse de Montglyn, originaire de Belgique et morte en Amérique ?

Rosalie Adélaïde d'Argenteau, (dite Rose) comtesse de Mercy Argenteau (1862-1925) épousa en 1883 le comte Édouard Joseph Hubert de Bésiade d'Avaray, (1856-1930), plus tard 6^{ème} duc d'Avaray et prince de Montglyn, dont elle divorça en 1892.

Elle était fille d'Eugène Arnold de Mercy Argenteau époux de Marie Clotilde Élisabeth Riquet, comtesse de Caraman Chimay, petite fille de Madame Tallien, née Theresa Cabarrus.

Rose de Mercy Argenteau, princesse de Montglyn, était donc bien l'arrière petite fille de Madame Tallien et l'épouse d'un d'Avaray.

Voilà donc les premiers liens entre les différents personnages de cette histoire.

Mais revenons à Rose d'Argenteau, personnage passionné et passionnant, qui vécut une vie trépidante entre le 19^{ème} et le 20^{ème} siècle. Son rang, sa fortune et son nom lui permirent de fréquenter les plus grandes personnalités de son époque : Léopold II, le maréchal de Mac Mahon, Frédéric de Prusse, l'impératrice Élisabeth d'Autriche (Sissi) et son fils Rodolphe, l'archiduc François-Ferdinand, Nicolas II, le dernier tsar de Russie; elle fut même la maîtresse d'un membre de la famille royale d'Angleterre. Ses nombreux voyages la menèrent de New York, où elle put voir les premiers buildings, à Monte-Carlo et à Saint Petersburg. A la fin de sa vie, elle se retira en Floride, où elle mourut après avoir écrit ses Mémoires sous le titre « *The last of a race* » (La dernière de sa race).

Comment Rose d'Argenteau aurait-elle pu avoir des documents provenant de Florimond Claude d'Argenteau, l'ancien ambassadeur d'Autriche en France, puisque ce dernier était mort à Londres sans descendance légitime ? Oui, mais. . . six mois avant sa mort, le comte de Mercy Argenteau avait décidé d'adopter son petit neveu, François Joseph d'Argenteau, afin de lui transmettre son nom et ses biens. Le fils de François Joseph, Charles, (1808-1886) seconde fortune des Pays-Bas après les princes d'Arenberg, devint le chambellan du roi Guillaume de Hollande. Et c'est de Charles que descend en ligne directe Rose de Mercy Argenteau, princesse de Montglyn.

Le témoignage de Mrs Gill semble quelque peu mélanger les Argenteau :

Charles, grand père de Rose, né en 1808, ne pouvait guère s'être occupé du Dauphin ; et c'est sans doute de Florimond Claude Charles, l'ambassadeur, dont il s'agit. Devant l'arrivée des armées françaises aux Pays-Bas en 1794, Florimond dut se réfugier en Angleterre. Ostende fut conquise le 1^{er} juillet ; les troupes révolutionnaires s'emparèrent de Bruxelles le 9 du même mois. Ayant tardé à s'embarquer, malgré les injonctions pressantes de Thugut, Mercy Argenteau dut remonter vers le Nord et passer par un port de Hollande, sans doute Scheveningen (faubourg de La Haye), d'où s'embarquera plus tard le stathouder Guillaume d'Orange.

S'était-il vraiment désintéressé de Louis XVII, ou une nouvelle piste, qui s'ouvrirait en Belgique et en Hollande après la sortie du Temple, lui permit-elle d'y jouer un rôle ? C'est une possibilité intéressante, et qu'il faut approfondir. Nous y reviendrons.

Par contre, l'hypothèse de Mrs Gill, suivant laquelle le Dauphin, amené en Amérique, ou plus exactement au Canada, serait devenu Henri de Rion, reste assez peu crédible. En effet, cet Henri de Rion, dont on ne sait pas grand-chose, sinon qu'il aurait épousé une certaine Margaret Hunter, aurait eu un fils posthume, James Henry de Rion, colonel dans l'armée confédérée. Malheureusement, on retrouve une Margaret Hunter Rion comme fille du colonel James Henry Rion. Était-elle sa mère ou sa fille ?

Quelques historiens américains pensent que James Henry de Rion, serait en fait le fils illégitime d'un homme d'État assez remuant, John Caldwell Calhoun (1782-1850), vice-président des États-Unis et tuteur de James Henry depuis sa naissance. D'ailleurs, certains des nombreux enfants de James Henry de Rion portent le nom de John Calhoun : Florida Calhoun Rion ou William Calhoun Rion.

Naturellement, c'est sur son lit de mort que le colonel James Henry Rion, (ou de Rion) révéla être le fils de Louis XVII. Ses médecins conclurent qu'il délirait ou qu'on lui avait donné trop d'opium. Par contre, sa nombreuse famille accueillit cette affaire avec enthousiasme, préférant sans doute descendre d'un roi que de la main gauche d'un homme politique. Et c'est un arrière petit-fils de James Henry de Rion, James Henry Gabel, qui publia la vie de son ancêtre sous ce titre évocateur :

James Henry Rion : « *The confederate colonel who could have been king* » (Le colonel de l'armée confédérée qui aurait pu être roi).

Si Mrs Gill se trompe sûrement en associant le nom de la duchesse d'Orléans à celui de Louis XVII, il ne faudrait pas oublier que ses trois fils, eux, ont fui aux États-Unis en 1797 et que le prince de Joinville, fils de Louis Philippe, y a fait une incursion en 1841, au cours de laquelle il a cherché à rencontrer sous le prétexte de recherches historiques, Eléazar Williams, futur faux Dauphin iroquois.

Ainsi, avec le temps, se déforment les témoignages. Embellis, transformés suivant la culture ou les opinions des personnages qui les transmettent, nous peinons à retrouver la première version d'un récit qui peut - après tout - contenir une part de vérité. Et sur ce terreau fertile qu'est l'affaire Louis XVII, pousse une quantité stupéfiante de faux dauphins, dont les prétentions se nourrissent des erreurs des témoins et des incertitudes de l'histoire.

4. Énigmes à tous les étages de la grosse Tour

par Renée Lescaoux

2^{ème} partie :

Nous avons laissé Hérault de Séchelles se disputer avec sa mère. C'est au début du mois de juillet 1793 qu'il sera nommé par la Convention au Comité de salut public. Personne ne doute de son patriotisme, les leçons de la Clairon ont été parfaites. Il est installé le 10 juillet, Danton s'en va, et avec sa complicité, Hérault sera nommé aux Affaires Étrangères, ensemble avec Barrère. Son but est la remise en route des négociations avec les coalisés, négligées par Danton, pour échanger les prisonniers de guerre contre la famille royale. Seulement cette négociation ne peut pas aboutir car la République est trop gourmande : elle exige aussi un armistice général. Nous pensons depuis longtemps que l'Empereur d'Autriche ne voulait pas de la famille royale. Je crois que ce n'est pas tout à fait cela. Celui qui était opposé fermement à l'armistice était le Prince de Cobourg, victorieux à ce moment, qui ne voyait aucune nécessité de consentir à un armistice.

A la suite de cet échec diplomatique le baron de Batz, un grand ami de Hérault de Séchelles, tentera au début du mois de septembre de faire évader la Reine de la conciergerie. La Reine devait se cacher chez M^{me} de Jarjayes au Grand Berceau à Livry-Gargan, propriété de Hérault de Séchelles. Les tentatives du baron de Batz, parfaitement organisées sur le plan matériel avaient toutes un défaut : les gens embauchés étaient payés, ce n'étaient pas des royalistes, c'étaient des mercenaires. Même pour Michonis nous n'avons aucune certitude.

Allons au deuxième étage de la grosse Tour où les Simon gardent l'enfant du Temple dans l'appartement de Louis XVI. Simon a été nommé le 6 juillet 1793, avec le même salaire que Tison quand il était valet de Capet, et à la même occasion, le Conseil du Temple achète un bonnet rouge et une cocarde pour « le petit ».

Les Simon reçoivent des visites, par exemple la femme Momoro qui circule au Temple comme elle veut. Ils étaient ensemble dans la section Marat et sont amis depuis. La citoyenne Momoro avait une vie amoureuse agitée, nous dit M. Duval, le frère du marquis de Puisaye et l'ex-marquis de Fenoyl étaient ses amants. Grace aux renseignements ou bavardages qu'elle rapportait de chez les Simon, la « manufacture » du comte d'Antraigues était renseignée sur Louis XVII. Le comte d'Antraigues combinera d'ailleurs des projets d'évasion jusqu'en 1794.

Elle sera arrêtée, rapidement libérée et Fouquier-Tinville disait d'elle qu'elle renseignait les royalistes sur Louis XVII. Nous ne savons pas si elle était consciente de son rôle. M. Duval pense qu'elle faisait une besogne de basse police, mais je n'en suis pas certaine.

Le 7 novembre 1796 la veuve Momoro épouse Jacques-Marie Botot-Dumesnil. Botot, toute girouette qu'il est, finira Général. Quel intérêt pouvait-il avoir pour épouser cette gourmandine ?

Le 20 avril 1796 a lieu l'assassinat de Petit du Petit-Val et de toute sa famille, jamais élucidé. Des témoins, c'est à dire des habitants du village de Vitry, avaient vu roder des gendarmes ou des individus, habillés comme des militaires Les victimes ont été exécutées au sabre. Certains auteurs évoquent Botot. On peut tout imaginer. Et que Botot, en épousant la Momoro, cherche à obtenir des renseignements sur ce qu'elle savait réellement tout en faisant le chatte-mite, n'est pas complètement dépourvu de logique.

Retournons dans la Tour : depuis que Simon est si grandement logé il aime recevoir. C'est vers le 20 juillet 1793 environ qu'il reçoit des amis. Simon a des bouteilles et on boit sec. A un moment Simon se moque de l'enfant, le traite de « Roi de Toulon » il n'est pas mal « le Roi de Toulon » etc.

Grace à l'article de M^{me} Poudade nous savons que Louis XVII a été proclamé Roi de Toulon le 12 juillet 1793. Cette nouvelle était donc arrivée à Paris, et aux oreilles de Simon. Au même moment, le comte de Provence a l'intention de rejoindre Toulon, via Libourne, pour prendre officiellement le titre de « Régent » sans doute en présence du petit Roi. Mais Provence ne se remue pas facilement, à Toulon, tout ira bientôt très mal, et les évènements font que

Bonaparte reprendra Toulon en septembre pour la République. Provence renonce à son voyage et se tient à sa proclamation de « Régent » qu'il avait fait à Hamm en Westphalie.



Charles Axel Guillaumot

Le petit Roi est pourtant bien parti en direction du Sud, après un séjour chez Petit du Petitval. Pourquoi chez Petitval ? À cause du Dr. Lavergne. En effet, au bout de l'immense parc du château de Vitry existaient plusieurs toutes petites maisons très modestes. Une ou deux étaient habitées par quelques nobles qui évitaient de se faire voir car la population de Vitry était très patriote. Dans l'une de ces maisons vivait M^{me} de Mackau qui se rendait parfois furtivement, en faisant très attention, au château. Je crois que nous avons ici l'explication comment M^{me} de Soucy a appris la survivance du petit Roi. La Duchesse d'Angoulême a été d'un grand courage. En payant le maître-chanteur elle a évité un immense scandale à sa famille et elle a sauvé la vie de son frère qui risquait à tout moment d'être assassiné. Ainsi on comprend aussi l'attitude du comte de Chambord. L'histoire du drapeau n'est qu'un prétexte.

Si le petit Roi est parti vers le sud en direction de Toulon, il a pu faire étape dans un coin de campagne perdu et loin des routes, entre Toulouse et Carcassonne, dans la région de Revel, au Petit Versailles chez Mr Ducup de Saint Ferréol. Celui-ci avait dédié son château, quelques années avant la Révolution, à la Reine qui l'avait récompensé en lui offrant une très belle pendule et lui avait confié des documents. La pendule a été vendue dans une vente publique mais je n'ai pu trouver encore à quelle époque.

Ducup de Saint Ferréol était l'oncle du côté maternel de Ramel-Nogaret, personnage falot et peu doué, peu honnête, apparemment corrompu et très mal vu par Carnot. Mais tant de gens pendant la Révolution ont simulé des choses qu'ils ne pensaient pas vraiment que l'on ne doit pas oublier que la réputation et la vérité ne sont pas forcément la même chose.

En octobre 1793, nous avons les fameux interrogatoires que nous connaissons par cœur. Les absurdités du premier interrogatoire ne représentent pas une énigme ; mais le second interrogatoire avec M^{me} Royale est très intéressant. En effet, on l'interroge au sujet d'un dénommé Renard. Elle dit qu'elle ne le connaît pas et elle dit la vérité. Marie-Antoinette, au tribunal, ne répond pas au sujet de Renard. Les historiens envisagent cela comme un aveu. C'est ridicule. Le fait est que Marie-Antoinette ne connaît pas M. Renard. Mais qui est-il ?

Jean-Augustin Renard était l'architecte chargé de l'entretien du Louvre et des Tuileries. Aux Tuileries, occupées depuis longtemps par des sortes de squatteurs, il y avait des réparations à faire. Une Reine ne s'occupe ni de réparations ni de travaux d'entretien. Jean-Augustin Renard était le gendre de Charles Axel Guillaumot, architecte, très estimé par le Roi. Il était directeur des Gobelins, architecte des Bâtiments du Roi, Inspecteur Général des Casernes et Inspecteur Général des Pépinières. En 1777, des effondrements à cause des carrières abandonnées et non sécurisées, notamment vers l'actuel Boulevard St-Michel, rue de Vaugirard, vers le Luxembourg et rue d'Enfer avaient détruit la route et un certain nombre de maisons. Tout le sud de Paris risquait de s'écrouler. Louis XVI crée alors l'Inspection des Carrières dont la charge sera confiée à Charles Axel Guillaumot avec le titre de Contrôleur Général et Inspecteur des Carrières. C'était un immense travail, il fallait rechercher des galeries oubliées et consolider les galeries et les creux un peu partout. Vous avez sur l'iconographie une signature gravée dans un pilier de soutènement :

Première confortation de Guillaumot l'an XI de la République.

Jean-Augustin Renard qui avait épousé la fille de Charles Axel Guillaumot était architecte des Tuileries, prix de Rome et fut nommé Inspecteur adjoint des Carrières en 1785, mais également chargé de la restauration de l'Observatoire de Paris dirigé par le 4^{ème} Cassini, le dernier. Mr Guillaumot et son gendre étaient des amis d'Axel de Fersen car M. Guillaumot était né en Suède et avait pour parrain le père de Fersen. Les révolutionnaires n'ont pas manqué de les impliquer dans le départ pour Varennes.

Cela démontre leur tendance à la paranoïa. Souvenons-nous du départ des Tuileries : Louis XVI sort seul, déguisé en valet. Les enfants sont avec des femmes habillées très simplement, mais ce sont leurs gouvernantes. Marie-Antoinette est accompagnée par deux gentilshommes. Ni elle ni les deux messieurs ne connaissent le quartier entre les Tuileries et le Louvre, un dédale de bâtiments. Le petit groupe se perd et arrive finalement rue de l'Échelle avec un très grand retard. Si Renard avait été présent cela ne serait jamais arrivé.

Nos révolutionnaires se sont fait intoxiquer par une rumeur qui courait à Paris après Varennes : « *Le Roi, la Reine et les enfants devaient se sauver dans les souterrains près de la Tombe Issoire et personne ne les aurait jamais retrouvés* ».

Axel Guillaumot et son gendre ont été emprisonnés en 1793. Au moment de l'interrogatoire de M^{me} Royale le but des révolutionnaires était peut-être de rapprocher les deux architectes de la guillotine. Ils avaient sans doute bénéficié de dénonciations et comme Fersen s'était occupé de la voiture, les inspecteurs des carrières qui organisaient journalièrement des charrois, avaient peut-être fourni les chevaux, plutôt coûteux, pour trainer cette énorme berline. Le fait est que Louis XVIII a donné plus tard une récompense aux descendants de Guillaumot et Renard. Mais il ne faut pas oublier que le Luxembourg était la résidence de Provence et il est possible que grâce à Guillaumot et Renard il ait pu sortir par les souterrains, comme plus tard Carnot. Il ne faut pas exclure la possibilité que Guillaumot et son gendre aient pu prêter main forte au sauvetage du petit Roi le 3 juillet 1793, mais cette affaire avait été si bien conçue que les révolutionnaires n'ont pu trouver la moindre preuve car l'architecte et son gendre ont été libérés après Thermidor et ont repris la confortation des catacombes.

Le décadi 10 nivôse (30 décembre 1793) une importante fête doit être célébrée en l'honneur de la grande victoire patriotique concernant la reconquête de Toulon (reconquête accompagnée de bain de sang, assassinats en tout

genre et autres joyeusetés). La faveur que sollicite Simon le 27 décembre de pouvoir y assister lui est purement et simplement refusée par le conseil général. Celui-ci « passe à l'ordre du jour motivé sur ce que Simon, étant au Temple, se trouve à son poste ».

A partir de ce moment, les Simon sont prisonniers au Temple, tout comme Tison et le concierge Mathey, tous interdits de circuler. Le 5 janvier 1794, Simon et sa femme, après l'épisode du double emploi et de la démission, quittent le Temple, mais apparemment sans déménager. Ils s'installent dans un logement avec vue sur la cour des écuries. Au Temple, au deuxième étage, plus trace d'un enfant, pas de bruit, rien. Des travaux sont entrepris dans l'ancien appartement de Louis XVI, les artisans circulent à leur aise avec des cartes. Le 19 janvier, les Simon déménagent officiellement. En fait, seule la mère Simon balade des paquets de haut en bas et de bas en haut. Ils sont arrivés au Temple avec presque rien et ils ont beaucoup de paquets maintenant. Enfin, apparemment. Ce n'est pas étonnant, tout le monde s'est enrichi au Temple, une enquête est en cours pour de l'argenterie qui manque.

Madame Royale prétend dans ses souvenirs qu'elle a vu passer des paquets. Cela n'est pas possible car non seulement elle est au troisième étage et l'escalier est une vis mais elle ne peut rien voir par le trou de la serrure car il y a deux portes dans l'épaisseur du mur de l'escalier. Simon ne déménage rien du tout car il fête son départ. Nous sommes décadi, il y a moins de monde dans la Tour et Simon offre la goutte à volonté. Le soir, Lorinet atteste par écrit que l'enfant remis est en bonne santé. Les trois commissaires qui l'accompagnent seront guillotins !

La question est de savoir s'il s'agit d'un enfant qui va sortir ou d'un enfant qui arrive. Je penche personnellement pour la seconde solution et je renvoie à mon exposé « *le cheval de Troie* ».

Encore un mot au sujet de Héroult de Séchelles. Pendant l'été, il conseille à ses collègues de la commission qui est chargée de rédiger la nouvelle constitution de prendre modèle sur les lois de Minos. Aussitôt, « *les ignares* » comme il les appelle, envoient l'un d'eux à la Bibliothèque Nationale pour réclamer les lois de Minos. Et on leur répond en riant : les lois de Minos n'existent que dans la mythologie grecque.

Sources :

- Wikipédia
- Jacques Godechot : le comte d'Entraigues
- Bernard Quilliet : L'affaire du Petit-Val
- Gérald Pietrek : Simon Présidan
- G. Lenôtre : Le Baron de Batz
- Arnaud de Lestapis : la conspiration de Batz (1793-1794)
- Didier Duval : la Citoyenne Momoro
- cahier Louis XVII n° 46

5. Autour de Martin de Gallardon

par Jean-Pierre Gautier

Décidément le champ historique de la Question Louis XVII englobe bien sur les grandes familles de la Noblesse mais aussi un certain nombre de métiers plus humbles, particulièrement dans le monde de la ruralité. Il arrivait aux Rois d'épouser des bergères, malheureusement ces deux honorables catégories se font rares à notre époque où le fameux ascenseur social dont on nous rebat les oreilles semble quelque peu vermoulu.

On sait que le prétendant Mathurin Bruneau avait exercé la profession de sabotier avec plus ou moins de bonheur, plutôt moins ; quant à Martin, de Gallardon, commune rurale de la région de Chartres, il est souvent qualifié globalement de laboureur et parfois d'haricotier qui ne prédispose pas particulièrement aux recherches. Pourtant ce brave paysan a laissé des traces de caractère historique dépassant de loin sa modeste condition.

L'Intervention divine :

L'antiquité grecque puis romaine abonde en récits faisant intervenir les dieux très occupés à des histoires très humaines et, depuis Homère, on n'arrête pas les comptes-rendus de leurs interventions.

Le Christianisme aussi n'est pas en reste dans ce domaine mystérieux et nous en avons des exemples précis en la personne de Jeanne d'Arc et à un rang plus modeste de Martin de Gallardon qui lui n'était pas de sang royal mais qui néanmoins semble avoir joué un rôle important dans les destinées de la Monarchie et partant de la France.

Une explication rationaliste :

Comme ces sociologues qui ont des clartés de tout et qu'on va souvent chercher pour nous expliquer que la marche consiste à mettre un pied devant l'autre et de recommencer, ou que la pluie est à la fois bonne quand elle enrichit les sols et mauvaise quand elle nous cause des rhumes, les savants, en France du moins, ont des comptes à régler avec la métaphysique et toutes les fois où elle intervient de façon trop évidente ils recherchent des explications souvent tirées par les cheveux mais dont la finalité consiste à nier toute manifestation transcendante qui présente pour eux la même odeur de souffre que jadis le féminisme pour les inquisiteurs.

C'est ainsi que pour expliquer l'intervention anti-britannique de Jeanne d'Arc, d'aucuns ont prétendu que cette jeune bergère qui s'ennuyait en gardant ses moutons aurait consommé des herbes hallucinogènes qui expliqueraient ses prétendues visions de Saint Michel et d'autres personnages de la Légende dorée.

On peut aussi penser dans cette direction que le brave Martin, de Gallardon, cultivait autre chose en plus de ses haricots verts car ses affirmations étaient pour le moins curieuses.

Saint Michel et ses fantaisies vestimentaires :

Les grands théologiens ont souvent traité de la hiérarchie des anges laissant toute liberté aux inspirations des peintres afin de les représenter dans leurs diverses manifestations. L'imagination les a revêtus en général de grandes robes longues, de longue chevelure le tout aboutissant à une allure androgyne sans oublier les petites ailes dans le dos précisant leur qualité d'anges pour éviter les erreurs d'interprétation.

Saint Michel Archange, compte tenu de sa mission particulière de combat contre le Malin, est souvent pourvu d'une cuirasse et d'une lance de structure à faire envie à nos anciens lanciers, aux uhlands et tutti quanti.

Quand la Providence, apparemment préoccupée du destin de la France, envoya l'archange Saint Michel à Martin de Gallardon, il lui apparut sous une forme beaucoup plus bourgeoise avec un habit de coupe XVIII^{ème} siècle et un haut de forme, la lance étant suivant certaines estampes remplacée par un parapluie ce qui souligne bien ses qualités d'adaptation. On peut aussi penser que dans l'esprit de Martin, moins bien cultivé que ses terres, la notion d'Archange impliquait un Monsieur d'où le haut de forme et le vêtement à la Carmontelle, le parapluie devant servir de bouclier voire de lance en cas de besoin.

Dans cet accoutrement Saint Michel ne venait pas comme l'Archange Gabriel annoncer la Bonne Nouvelle mais un message secret à transmettre impérativement au seul Roi Louis XVIII concernant à la fois sa vie et le destin de la France.

La course au Roi :

Mais le temps n'est plus où l'on pouvait rencontrer le Roi dans ses forêts ou sous un chêne et surtout depuis la trop fameuse catastrophe une multiplicité de gardes diverses, de chambellans etc. sont autant d'obstacles à surmonter avant d'obtenir une audience. Mais Martin est absolument déterminé à l'obtenir et à cette fin commence par le commencement, comme les saisons dans leur ordre immuable. Il va d'abord avertir son curé, qui répond au nom charmant de Laperruque ce qui n'implique pas qu'il ait eu la tête près du bonnet ! Toutefois compte tenu de la nature du message dont Martin révèle seulement le destinataire, le digne prêtre préfère en référer à son supérieur, l'évêque de Chartres, Monseigneur Charrier de la Roche, qui reçoit Martin avec aménité puis le renvoie à sa ferme avec un petit viatique de quelques écus.

L'histoire pourrait s'arrêter là mais, outre la détermination farouche de Martin bien décidé à transmettre le message de l'envoyé des Cieux, l'évêque sceptique de nature comme beaucoup de ses collègues et pas seulement, avant tout soucieux de ne pas faire de vagues, à toutes fins utiles informe le préfet d'Eure et Loire, le comte de Breteuil.

Ce dernier fait bien son travail et s'empresse d'informer le ministre de la Police Elie Decazes qui voulant en savoir davantage, aux fins d'un complément d'enquête, convoque Martin à Paris, en le faisant accompagner par un lieutenant de gendarmerie, mesure de précaution, pour le surveiller et pour qu'il ne change pas d'avis.

La résidence parisienne de Martin et de son gendarme sera l'Hôtel de Calais à Montmartre où ils vont résider un certain temps pendant lequel Martin sera encore visité par l'archange qui a pris l'habitude de discuter avec lui mais pas avec le gendarme qui ne quitte pas des yeux Martin et qui pourtant n'est pas admis à ces mystérieux colloques.

Arrive enfin la convocation où Martin va rencontrer Decazes qui se méfie des ultras et réciproquement et cherche à savoir si ils ne manipuleraient pas ce brave haricotier à la façon dont ce dernier arrangeait ses rames de haricots ?

Decazes avec une question franche s'attire une réponse de Martin qui ne l'est pas moins :

- *Dites moi tout ce que vous a confié votre interlocuteur séraphique*
- *Oh, que non, c'est à sa Majesté seule que je dois parler.*

Bon puisque c'est ainsi direction Charreton direct décide Decazes pour régler le problème une fois pour toutes. Martin va résider quelques temps dans cet hôpital spécialisé où il sera examiné par deux experts aliénistes de l'époque Pinel qui avait fait ses débuts à la pension Belhomme et Royer-Collard.

Leur conclusion après examens est qu'il est parfaitement sain d'esprit avec toutefois des visions en plus !

Mais intervention du ciel ou pas les nouvelles vont vite se propager sous la Restauration même sans les téléphones portables et quelques temps plus tard par le biais de l'aumônier du Roi, Monseigneur de Talleyrand Périgord, arrive l'ordre d'élargissement de Martin et une invitation à l'audience du Roi. Enfin !

Deux entretiens capitaux :

Le 2 avril 1816 :

Sa Majesté le Roi Louis XVIII accueille Martin de Gallardon simple laboureur et va s'entretenir avec lui pendant plus d'une heure à l'issue de laquelle il ressortira les yeux rouges comme s'il avait pleuré. Il raccompagnera



lui-même ce simple laboureur jusque dans l'antichambre faveur insigne en lui précisant bien de garder le silence quant au contenu de leur entretien.

Après quoi comme jadis Cincinnatus, Martin retrouve sa charrue, ses haricots et sa vie de cultivateur. Il recevra toutefois de nombreuses visites de gens de qualité et les belles voitures ne seront pas rares à Gallardon.

Le 2 août 1830 :

Après les trois désastreuses journées de juillet 1830, Sa Majesté le roi Charles X s'est rendu à Rambouillet avec sa Maison Militaire fort nombreuse, valeureuse et tout à fait capable de le défendre mais il hésite sur la décision à prendre car les Bourbons ont toujours détesté verser le sang français.

C'est alors que l'anecdote de Martin de Gallardon lui revient en mémoire et il dépêche un de ses aides de camp M de la Rochejacquelein pour consulter Martin sur la conduite à suivre. Celui-ci galope à francs étriers pour trouver Martin heureusement prévenu de la visite par son archange, sur le devant de sa ferme.

Il n'a même pas le temps de descendre de cheval que Martin lui délivre la réponse à la question qu'il allait poser :

« Charles X ne remontera pas sur le trône. Il n'a d'autre parti que de sortir de France tout de suite.

Le duc d'Angoulême et lui mourront à l'étranger sans avoir vu la France. Henri O ne régnera jamais ».

On connaît la suite.

Une dérive ordinaire :

Après ces événements si désastreux non seulement pour les admirables Bourbons de la branche aînée mais aussi et surtout pour la France, Martin en vieillissant et sans doute avec l'accord de son archange se fait moins discret et commence à délivrer des révélations jusque là tenues secrètes dont les plus significatives seront les suivantes :

- *La main providentielle repousse à la fois Louis XVIII et Charles X car Louis XVII vit toujours et c'est à lui que revient le trône.*
- *A l'heureuse époque de l'ancien Régime lors d'une chasse le comte de Provence d'alors aurait tenté d'assassiner son frère le roi Louis XVI.*

Mais la rumeur se répandant, Martin considéré comme une sorte de prophète, continua à recevoir de nombreuses visites jusqu'à sa mort dont les causes demeurent curieuses. Il aurait été à la fois empoisonné et étranglé !

Auparavant il aurait reconnu Louis XVII en la personne de Naundorff et la suite se rattache à celle de l'occultiste Vintras, mais ceci est une autre histoire.

Conclusion :

Cette histoire curieuse nous ramène à la notion de Légitimité avec un L majuscule s'agissant des Bourbons de la branche aînée et la Royauté naturelle de Droit divin et beaucoup de petits l, de plus en plus minuscules s'agissant de leurs successeurs englués dans les votations.

A notre triste époque ou nous voyons les représentants de la France mendigoter les voix sur les marchés comme les chiens leur pitance, mais avec encore moins de réserve, nous pouvons vérifier combien la pensée des Goncourt était fondée quand ils affirmaient :

« Le comte de Chambord est mort, le règne de Gugusse va commencer ».

Éléments de Bibliographie

Guy Breton et Jean Louis Pauwels, *Histoires magiques de l'Histoire de France*, Albin Michel - Omnibus 1977-1982. Tome II-Page 591.

Avec le charme et l'élégance du style de Guy Breton, sans oublier ses choix éclectiques et les connaissances fort poussées de Louis Pauwels en matière d'Occultisme, le chapitre consacré à Martin de Gallardon résume parfaitement les rares données de cette histoire avec en plus une pointe d'humour très savoureuse.

3. PARUTIONS RÉCENTES AUTOUR DE LOUIS XVII

1. *Dans la forêt de Fontainebleau*
JEAN PARVULESCO
Alexipharmaque - www.alexipharmaque.net
2007 - 431 pp - 23 €
2. *Hercule fleurs de lys*
GEORGES du CHAMPDIEU
Dualpha - www.dualpha.com
2008 - 387 pp - 35 €
3. *L'ombre du Temple - II - Louis XVII retrouvé*
GÉRALD PIETREK
Autoédition - <http://www.geraldpietrek.blogspot.com>
octobre 2010 - 239 pp - 17,50 €

4. *La sœur de Louis XVII et l'énigme du Temple*
ROLAND SERRES-BRIA
Éditions Les Presses Littéraires - www.lespresseslitteraires.com
novembre 2010 - 246 pp - 16 €
5. *Louis XVII est-il mort en Auvergne ?*
JEAN-CLAUDE AUTRUC-LAURENÇON
Société des écrivains - www.societedesecrivains.com
2011 - 170 pp -19 €
6. *Révolution*
JENNIFER DONNELLY
La Martinière - www.lamartinieregroupe.com
2011 - 508 pp - 14,90 €
7. *La berceuse de Notre-Dame*
LOUIS G. LAFONTAINE
Mon petit éditeur - www.monpetitediteur.com
2011- - 354 pp - 26 €
8. *La vengeance de Marie Antoinette*
ROIGOOON
Les éditions de l'éphémère - www.roigoon.fr
juin 2011 - 423 pp - 19 €
9. *Malo de Lange et le fils du roi*
MARIE-AUDE MURAIL
Neuf l'école des loisirs - www.ecoledesloisirs.com
2012 - 263 pp - 11 €

4. QUESTIONS DIVERSES

M. Crépin, de passage à Paris, nous parle de son étude sur l'éventualité de l'exfiltration de Louis XVII en juillet 1793.

La séance est levée à 17h15.

Le Secrétaire Général



Édouard Desjeux